

LE CRI DE 21h04

Drame : Huis clos judiciaire

1971, dans une salle d'audience vidée de son public, sept jurés doivent décider du sort d'une adolescente accusée de meurtre. Les preuves sont accablantes : un témoignage clé, une arme identifiée, un mobile. Pourtant, quand Claire, une jurée idéaliste, ose douter, la machine judiciaire se grippe.

Entre eux, les masques tombent. Marc, un policier à la retraite, exige un verdict rapide. Emma, la psychologue, distille des questions qui fissurent les certitudes. Henri, le retraité désabusé, ricane : "De toute façon, la vérité est déjà morte." Pendant que Pierre, le jeune remplaçant, découvre des incohérences troublantes, la juge Lambertois veille, son globe de verre posé comme un avertissement : "Condamner, c'est choisir entre deux tragédies."

Quand un coup de téléphone anonyme ébranle la chronologie officielle, les jurés comprennent l'impensable : et si l'accusée était un leurre ? Et si le vrai coupable les observait depuis le début, caché dans les blancs du dossier ?

Entre manipulations et révélations, "Le Verdict" explore les zones d'ombre d'un système où juger, c'est d'abord se juger soi-même. Une pièce coup de poing qui pose la question : peut-on vraiment rendre la justice les mains propres ?

PERSONNAGES

CLAIRE : 38 ans, enseignante en philosophie

EMMA : 50 ans, psychologue pour enfants

HENRI : 60 ans, retraité des chemins de fer

MARC : 55ans, retraité de la police

PIERRE : 28 ans, étudiant en médecine (remplaçant de dernier moment)

SOPHIE : 35 ans, avocate fiscaliste

JUGE NADINE LAMBERTOIS : 68 ans, juge en fin de carrière

ACTE I

VOIX OFF

Audience du 12 novembre 1971.

Affaire n°3472 : Crime commis sur la personne de Marcel Delraux.

Accusée : Josiane Kessler, mineure.

La Cour rappelle aux jurés que leur verdict doit être rendu à l'unanimité...
...et que le doute est un droit, mais pas une excuse.

Un coup de marteau sec. Les lumières se lèvent doucement sur Claire, seule en scène.

Lumière froide et clinique. La pièce est meublée sobrement : une table centrale, des chaises dépareillées, une horloge murale dont l'aiguille trotte trop fort. On entend au loin un bruit de serrure. La porte s'ouvre lentement. Claire entre la première.

Claire porte un tailleur gris. Elle serre contre elle un dossier épais, comme si elle le protégeait d'une menace invisible. Elle observe longuement la pièce avant de s'asseoir. Elle ouvre le dossier, le feuillette, le referme. Silence.

CLAIRE (à elle-même)

Un mot. Juste un mot. « Coupable »... et c'est une vie qui s'écroule.

(Elle serre le dossier) On croit juger des actes, mais on pèse des âmes.

(Un rire amer) La justice ? Une balance rouillée qui penche toujours du même côté – celui des certitudes. (Elle lève les yeux vers le plafond)

Moi, je vois cette fille. Je la vois dans cette cellule, les mains serrées sur ses genoux, à compter les secondes... (Soudain rageuse) Et nous ? On est là, propres, bien peignés, à discuter de son sort comme d'un menu de cantine ! Coupable... ou non coupable... Voilà ce que tout le monde attend. Un mot. Un simple mot, et c'est une vie qu'on scelle. Une existence qu'on clôture avec le bruit sec du marteau du juge. (Elle caresse le dossier) Un mot... et tout change. Ou rien ne change.

Elle sursaute. Marc entre bruyamment. Il tient une liasse de papiers en main. Il s'installe avec une nonchalance presque déplacée.

MARC (tâtonne les murs en entrant)

Ça n'a pas changé depuis mon temps au commissariat. Mêmes murs gris, même odeur de mensonge figé dans la peinture. (Il se tourne vers Claire)

Vous savez pourquoi ils choisissent ce bleu carcéral ? Pour qu'on ait hâte de partir... et de condamner vite.

CLAIRE (sans le regarder)
Peut-être que c'est le but.

MARC (ironique)
Ah ! Alors il faudrait leur décerner une médaille : ils ont réussi. (Il pose sa liasse de papiers) Bon. Je propose qu'on commence tout de suite par les faits.

CLAIRE (le coupe sèchement)
Vous êtes toujours aussi direct ?

MARC (sourire en coin)
Toujours. Économie de temps, d'énergie, et d'émotions inutiles.

CLAIRE (piquée)
Une vie en jeu. C'est une émotion inutile ?

MARC (se penche vers elle)
La culpabilité, c'est une équation. Des preuves, une circonstance, une décision. L'émotion, c'est ce qui fausse l'équation.

CLAIRE (se levant)
Et si l'équation était fausse dès le départ ? Si les chiffres qu'on vous a donnés étaient erronés ?

MARC (coupant)
La police ne se trompe pas.

CLAIRE (marchant vers lui)
Pas la police. Les hommes. Et les hommes mentent. Comme vous et comme moi, Marc.

Silence.

Un bruit de talons. Sophie entre, suivie d'Henri. Sophie est grande, élancée, vêtue d'un tailleur impeccable. Henri, lui, traîne les pieds, les mains dans les poches. Il a un regard las, comme si la vie avait déjà trop pesé sur lui.

SOPHIE (en entrant)

On commence sans moi ? C'est charmant.

MARC (ironique)

Nous pensions que vous étiez en train de méditer sur la condition humaine.

SOPHIE (lui jette un regard assassin)

J'étais en train de lire le dossier. Je croyais que ça faisait partie de nos obligations.

HENRI (se laissant tomber sur une chaise)

Vous perdez votre temps. La décision est prise depuis le début.

CLAIRE (sourcils froncés)

La décision ?

HENRI (haussant les épaules)

Oui. Regardez autour de vous. Combien de fois, dans une affaire comme celle-ci, le verdict est tombé autrement ? (Il s'appuie sur la table.) On a le profil type : adolescente paumée, antécédents familiaux difficiles, un témoin qui croit avoir vu, un ceinturon qui correspond... (il rit) Le script est déjà écrit.

SOPHIE (l'interrompant, sèche)

Alors pourquoi sommes-nous là ?

HENRI (sourire triste)

Pour donner l'illusion que la justice existe encore. (Il sort un flacon de sa poche et le montre à Sophie) Vous voyez ça ? Moi j'y vois une boule à neige. (Il secoue son flacon de médicaments) Secouez, secouez... et regardez les mensonges tomber gentiment.

SOPHIE (sèche)*

Vous devriez éviter l'alcool avec ces pilules.

HENRI (ricanant)

Trop tard. Depuis le jour où j'ai vu un train écraser un type sur mon quai... (Il avale un comprimé) je préfère voir le monde flou.

Silence tendu.

Pierre entre. Il est nerveux, les épaules voûtées. Il regarde la pièce comme si elle allait le dévorer.

PIERRE (à voix basse)
Pardon... Je suis en retard ?

SOPHIE (sec)
Presque.

PIERRE (s'installant)
Je suis Pierre.

MARC (sarcastique)
Enchanté, Pierre. Voilà, les présentations sont faites, nous pouvons voter.

CLAIRE (explosant)
Vous êtes sérieux ?!

MARC (tranquille)
Parfaitement. Si nous sommes tous d'accord, autant ne pas s'infliger cette mascarade plus longtemps.

CLAIRE (le fusille du regard)
Vous pensez que décider du sort d'une vie est une mascarade ?

MARC (la regarde fixement)
Je pense que le verdict est déjà écrit. Ce n'est pas nous qui décidons. C'est le dossier.

La porte s'ouvre brusquement. La juge Nadine LAMBERTOIS entre. Elle est petite, voûtée, ses cheveux sont gris, son visage marqué par le poids des décisions passées. Elle tient une vieille valise en cuir.

Tous se lèvent instinctivement.

JUGE NADINE LAMBERTOIS (d'un ton neutre)
Messieurs, mesdames. Prenez place. Elle ouvre son porte-document. Je suis la magistrate chargée de diriger ces assises. Depuis vingt ans que j'officie dans cette cour, je n'ai jamais trouvé de procédure plus lourde que celles où des vies se jouent entre quatre murs. Vous voilà aujourd'hui à ma gauche. Hier, vous étiez boulangers, ouvriers, mères de famille... Aujourd'hui, vous incarnez la justice. Votre rôle n'est pas de trancher un

différend, mais de décider si une jeune fille mérite de perdre sa liberté... ou sa vie. Je ne vous cacherais pas la vérité : dormir sera difficile après certaines audiences. Il y aura des doutes. Des nuits où vous repenserez au regard de l'accusée, aux larmes des familles. La loi exige pourtant que vous jugiez. Sans haine, sans faiblesse... mais en sachant que la peine de mort existe encore dans ce pays. Et qu'une erreur serait irréparable. (Marc touche involontairement sa tempe gauche, où une cicatrice pâle est visible. Claire remarque ce geste. La juge ouvre le dossier devant elle) Alors écoutez. Questionnez. Et quand vous rentrerez chez vous, souvenez-vous de ceci : on ne condamne pas avec des textes de loi, mais avec sa conscience.

(Elle en sort un globe de verre, le pose au centre de la table. Tous la regardent étonnés, sans oser poser de questions)

EMMA (tendant la main vers le globe sans le toucher)

C'est fragile, un verdict. Comme ce verre. On croit le tenir, et il échappe.

Les autres jurés la regardent, surpris par cette première intervention.

MARC (sarcastique)

Super. On a une poétesse dans l'équipe.

EMMA (calme)

Non. Juste quelqu'un qui se demande combien de poids peut supporter ce petit objet avant de se briser.

La juge la regarde avec intérêt.

CLAIRE (à Marc)

Ça vous fait mal, les souvenirs ?

MARC

Pourquoi cette question ?

CLAIRE

Ce geste sur votre tempe quand la juge a parlé d'erreur irréparable...

MARC (sans la regarder)
Seules les plaies qu'on rouvre.

CLAIRE (observant ses mains tremblantes)

Et celle-là, Marc ? Elle saigne encore, non ?

MARC (se touchant la tempe, voix rauque)

Alger, 1962. Une balle perdue... et un homme qui s'est jeté devant moi.
Son nom était... J'ai une immense dette envers cet homme !

EMMA (s'avançant, calme)

Une dette ? C'est pour ça que vous étiez si pressé de condamner ? Pour
enterrer autre chose ?

MARC (éclatant)

Je ne suis pas là pour me confesser !

EMMA (sans quitter Marc des yeux)

Une cicatrice, c'est comme un verdict précoce, Monsieur Lemaitre. La
chair se souvient même quand l'esprit voudrait oublier. (Elle se penche
vers Claire) Regardez comme ses doigts tremblent en touchant la tempe.
Pas de douleur physique... mais la peur de rouvrir quelque chose.

JUGE NADINE LAMBERTOIS (voix cassée)

On dit que la justice est aveugle. C'est faux. La justice a des yeux. Mais
parfois, elle regarde ailleurs.

(Silence pesant)

HENRI (presque un murmure)
Pourquoi nous raconter ça ?

JUGE NADINE LAMBERTOIS (posant la main sur le globe)
Parce que vous êtes à la croisée des chemins. Ce soir, vous allez juger une
jeune fille. Seule différence : elle est encore vivante.

(Silence. Le tic-tac de l'horloge semble assourdissant)

MARC (après un long silence)

Bien. Nous avons les faits, les témoignages, les preuves matérielles. Alors commençons.

CLAIRE (en aparté)

Commencer... ou condamner ?

EMMA (En aparté à la juge)

Cet homme m'inquiète. Il est bien pressé à condamner on dirait...

JUGE NADINE LAMBERTOIS

Vous avez tout à fait raison mademoiselle... Je me souviens encore du premier procès que j'ai supervisé. Une jeune fille accusée d'avoir volé dans un grand magasin. La preuve ? Une montre dans son sac. Elle n'a jamais pu se défendre. Verdict ? Coupable. Six mois fermes. Elle s'est pendue dans sa cellule trois semaines plus tard.

EMMA

Mon Dieu !

JUGE NADINE LAMBERTOIS

Depuis, je conserve ce globe. Pour ne pas oublier ce que coûte un verdict mal pesé. (Elle sort une photo jaunie, la plante au mur avec une punaise. Les autres jurés regardent interloqués, sans comprendre) Appelez-moi en cas de besoin. (Elle sort)

Noir

ACTE II

Lumière tamisée. La même pièce grise et froide. La table centrale est encombrée de dossiers épars. Le globe de verre trône au centre, comme une menace silencieuse. On entend le bruit régulier d'un tic-tac. Les jurés sont tous assis, sauf Marc, qui se tient debout, les bras croisés.

Silence pesant.

MARC (calme, tranchant)

Bien. Reprenons. (Il prend une feuille, la lève) Déposition du témoin principal. Madame Louise Delcourt. 72 ans. Elle dit avoir vu la jeune fille

quitter la maison de la victime à 21h03 précises. (Il plie la feuille.) C'est un témoignage direct. Aucun doute là-dessus.

CLAIRE (coupant sèchement)

Un témoignage direct ? Une vieille dame qui prétend avoir vu une silhouette dans la nuit à une distance de plus de trente mètres... Vous appelez ça un témoignage solide ?

MARC (imperturbable)

Elle a reconnu le manteau.

CLAIRE (ironique)

Ah oui, le manteau. (Elle se lève, s'approche du globe) Un manteau noir, long, porté par une adolescente de dix-sept ans. Il me semble que la moitié de la population adolescente porte un manteau noir en hiver.

EMMA (levant un doigt)

Question : pourquoi un manteau noir ? Et si c'était un piège ? Quelqu'un qui savait qu'elle porterait ça ce soir-là ?

PIERRE

Vous pensez à un coup monté ?

EMMA (haussant les épaules)

Je pense que les apparences sont des costumes. Et parfois, on habille les autres sans leur consentement.

Marc grogne, mais Claire note quelque chose.

PIERRE (feuilletant le dossier) :

Le lycée a déclaré que le casier de la jeune fille a été fracturé la veille du meurtre. Des habits lui auraient été dérobés... comme si quelqu'un avait eu besoin d'un déguisement.

HENRI (du fond, amer)

Je vous arrête tout de suite... Tous les ados du quartier ne sont pas passés par là à 21h03 précisément.

CLAIRE (se retournant vivement)

Et comment êtes-vous si sûr de l'heure ?

HENRI (soulevant une feuille)
Parce que Madame Delcourt le dit.

CLAIRE (haussant la voix)
Et si Madame Delcourt se trompait ? Si sa montre retardait de trois minutes ?

MARC (tranchant)
Trois minutes ne changeraient rien aux faits.

CLAIRE (foudroyante)
Trois minutes pourraient sauver une vie.

MARC (coupant sèchement)
Assez de spéculations ! Un témoin, une preuve matérielle, une cohérence temporelle. C'est tout ce dont nous avons besoin.

EMMA (A Marc, calme, touchant le globe)
Vous savez pourquoi les enfants mentent, Monsieur Lemaitre ? (Un silence. Marc la dévisage.) Pas par peur du châtiment. Par peur de décevoir. (Elle tourne le globe vers la lumière) Et vous ? Qui essayez-vous de ne pas décevoir ?

CLAIRE (se lève brusquement)
Et si le témoin mentait ? (Elle jette une photo de la victime devant lui) Regardez-la, Marc. Vraiment. Cette fille avait le même âge que votre nièce, non ?

MARC (tressaille, puis durcit son regard)
Ne jouez pas sur mes émotions.

PIERRE (intervient calmement)
Pas d'émotion. Juste une question : pourquoi la police n'a pas relevé d'empreintes sur le ceinturon ? (Un silence.) Trop évident, peut-être ?

SOPHIE (se rapproche)
Vous avez vraiment envie de vous réveiller dans cinq ans avec un doute ? (Elle touche le globe de la juge) Comme lui ?

(Marc serre les poings. L'horloge semble battre plus fort)

MARC (se raidissant)

Vos insinuations ne changent rien aux faits.

CLAIRE (ouvrant brutalement le dossier)

Alors parlons des faits. (Elle lit) « Témoin déclare avoir vu une silhouette à 30 mètres, de nuit. » Vous appelez ça une observation fiable ?

SOPHIE (calme)

Claire... Tu crois vraiment qu'elle est innocente ?

Silence.

CLAIRE (troublée)

Je crois que nous avons le devoir de douter.

MARC (ricanant)

Ah ! Voilà donc le grand principe moral qui revient : le doute. La belle histoire du doute raisonnable. (Il s'avance.) Mais soyons sérieux. Le doute, c'est ce que l'on brandit quand on ne veut pas faire face à la réalité.

CLAIRE (proche de l'explosion)

Et si la réalité était faussée ?

MARC (la défiant du regard)

Alors pourquoi cette fille a-t-elle fui ? Pourquoi ne s'est-elle pas présentée à la police ?

PIERRE (presque en chuchotant)

Parce qu'elle avait peur.

MARC (le toisant)

Peut-être. Ou peut-être parce qu'elle était coupable.

(Un silence glacial.)

SOPHIE (se levant)

Il faut qu'on reprenne calmement. On ne va pas s'en sortir si on commence à s'accuser mutuellement.

CLAIRE (agacée)

Ce n'est pas moi qui accuse.

HENRI (distant)
Non. Tu défends.

CLAIRE (foudroyante)
Et si elle méritait d'être défendue ? Si elle était innocente ? (se levant d'un coup, chaise qui tombe) La faiblesse ? La FAIBLESSE, Marc ? (Elle marche vers lui) C'est justement parce que je doute que je suis sûre d'une chose : aucun de nous n'est infaillible. (Un doigt accusateur) Toi, tu veux un verdict rapide pour pouvoir rentrer chez toi, dormir tranquille, en te disant : "C'était la logique." (Voix qui se brise) Mais la logique sans humanité, c'est juste une machine à broyer. (Elle déchire un dossier de colère)

MARC (sarcastique)
Si... si... si... Tu construis une hypothèse à partir de suppositions. Le droit, Claire, ne fonctionne pas sur des "si". Et l'humanité sans preuves, Claire, c'est du sentimentalisme. Tu veux l'acquitter parce qu'elle a 17 ans ? Parce qu'elle pleure en audience ? (Il jette un dossier sur la table) Regarde les faits. Juste les faits.

CLAIRE (saisit le dossier, le déchire en deux)
LES FAITS SONT COMME CE PAPIER – PLIÉS, FROISSÉS PAR CEUX QUI LES MANIPULENT !

Silence de stupeur. Marc la fixe.

MARC (calme)
Alors prouve-le. Prouve que j'ai tort. Mais avec autre chose que des grands mots et des larmes.

CLAIRE (sèche)
Le droit ne fonctionne pas toujours non plus sur des preuves irréfutables.

SOPHIE (voix basse)
On tourne en rond.

MARC (tranchant)
Alors avançons.

CLAIRE (se retournant vers Marc)
Avancer ? Vers quoi ? Vers un verdict hâtif ? Tu es si pressé d'en finir ?

MARC (s'approchant d'elle)

Je suis pressé qu'on prenne une décision rationnelle, basée sur des faits, pas sur des états d'âme.

CLAIRE (coupante)

Parce que tu crois que condamner une fille de dix-sept ans est une décision rationnelle ?

MARC (la regardant froidement)

Oui. Si elle est coupable.

CLAIRE (à bout)

Et si elle ne l'est pas ?

Silence, puis Pierre, qui n'a presque pas parlé jusqu'ici, lève la main.

PIERRE (hésitant)

Je... je crois qu'on devrait... revoir les preuves.

MARC (exaspéré)

On les a déjà vues.

PIERRE (plus ferme)

Non. Pas vraiment. (Il regarde le globe) On s'est contenté de cocher des cases. De vérifier si les éléments correspondaient à l'histoire qu'on nous a racontée.

CLAIRE (se radoucissant)

Alors qu'est-ce que tu proposes ?

PIERRE (se levant timidement)

On reprend tout. Depuis le début. Point par point. Preuve par preuve. On démonte l'histoire. Et on voit si ça tient encore debout.

MARC (s'agaçant)

Tu veux nous faire perdre encore deux heures ?

EMMA (doucement)

Deux heures contre une vie. C'est un calcul intéressant, non ?

Marc se tait, irrité. Sophie approuve du regard.

PIERRE (fixant Marc avec une gravité nouvelle)

Ou bien tu crains que ça ne tienne pas ?

Marc le fixe longuement. Un silence tendu s'installe.

SOPHIE (doucement)
Il a raison. On a le temps.

MARC (sèchement)
Le temps... Il y a une fille qui attend le verdict dans une cellule de garde à vue. C'est elle qui n'a pas le temps.

CLAIRE (calmement)
Justement. C'est pourquoi nous devons être certains.

Un silence. Marc ronge son frein.

MARC (résigné)
Très bien. Mais ne venez pas pleurer si, à la fin, vous découvrez qu'elle est coupable depuis le début.

PIERRE (ferme)
Si elle est coupable... alors ce sera une décision juste.

CLAIRE (d'un souffle)
Mais si elle est innocente...

Silence. Le tic-tac de l'horloge s'intensifie.
Marc se laisse tomber sur une chaise. Claire ouvre le dossier, étale les papiers sur la table.

CLAIRE (voix basse)
Reprenons.

Noir

ACTE III

Même décor. Lumière blafarde. La tension est palpable. Les jurés sont éparpillés dans la pièce, certains assis, d'autres debout. Claire est

penchée sur une pile de dossiers, Marc est adossé au mur, les bras croisés. Sophie est assise en silence. Pierre, nerveux, fait les cents pas.

Le tic-tac de l'horloge est plus rapide, comme si le temps s'accélérait.

CLAIRE (levant un dossier)

Bon... Voilà la reconstitution officielle des faits.

MARC (ironique)

Ah, la reconstitution officielle ! Autant de vérités qu'il y a de versions.

CLAIRE (ignorant la pique)

21h03 : Madame Delcourt voit une silhouette quitter la maison.

21h04 : La voisine entend un cri.

21h05 : La police reçoit un appel anonyme.

21h12 : Les agents arrivent sur place.

(Elle lève les yeux.)

Tout s'emboîte parfaitement... Peut-être un peu trop parfaitement.

MARC (sarcastique)

C'est sûr que quand les faits sont cohérents, ça devient suspect.

CLAIRE (calme, mais mordante)

Quand tout est trop net, ça mérite d'être regardé de plus près.

PIERRE (exalté, brandissant deux dossiers)

L'appel à 21h05, le cri à 21h06... Mais ce rapport parle de 21h04 ! C'est mathématique : quelqu'un a joué avec le temps !

SOPHIE (attrapant un troisième document)

Pire : comparez ces signatures. Le commissaire a signé deux fois. La seconde est un faux grossier !

MARC (se levant brusquement)

Un faux suppose un faussaire. Accusez donc clairement ! Croyez-vous sincèrement qu'un commissaire de police prendrait un tel risque ? C'est simplement ridicule !

PIERRE (soudain)

Attendez... L'appel anonyme... (Il montre un document) Il a été passé
« avant » le cri. Avant même que la victime ne soit supposée morte !

HENRI (Ricanne cynique)

Super. Maintenant on a un fantôme qui téléphone.

PIERRE (explosant)

Non ! Un complice ! Quelqu'un qui savait « avant tout le monde » ... Il
est crucial cet appel anonyme !

MARC (hautain)

Quoi, l'appel anonyme ?

PIERRE (fixant Claire)

Pourquoi personne n'a jamais cherché à savoir qui l'avait passé ?

MARC (ricanant)

Parce que ce genre d'appels reste anonyme, par définition.

PIERRE (insistant)

Mais si c'était lié ? Si la personne qui a passé cet appel savait déjà ce qui
s'était passé avant même que le corps ne soit découvert ?

CLAIRE (frappée par la logique)

C'est une hypothèse.

MARC (sèchement)

C'est une élucubration.

PIERRE (s'échauffant)

Non ! C'est peut-être le fil qui manque. On pourrait demander à la police
de vérifier d'où venait l'appel.

MARC (exaspéré)

Il est 23h30, Pierre. Tu crois que la police va s'embêter à retracer un appel
de deux semaines ?

CLAIRE (calme mais tranchante)

Si cet appel prouve qu'elle était déjà morte à 21h03... le témoignage de
Madame Delcourt ne vaut plus rien.

MARC (la fusillant du regard)
Si... Si... Si... Encore une hypothèse construite sur du vide.

CLAIRE (le défiant du regard)
Ou une piste. Une piste qui pourrait faire basculer le verdict.

SOPHIE (doucement)
On devrait au moins poser la question.

MARC (dur)
Vous vous rendez compte de ce que vous êtes en train de faire ? Vous êtes prêts à démonter une enquête entière sur un coup de téléphone dont vous ne savez rien !

PIERRE (les yeux brillants)
Mais si ce coup de téléphone expliquait tout ?

(Un silence tendu.)

HENRI (du fond)
Et si ça ne menait nulle part ?

PIERRE (sans détour)
Alors on aura fait notre devoir.

CLAIRE (fixant Marc)
Appelle la police.

MARC (résistant)
Je ne vais pas faire ça.

CLAIRE (plus ferme)
Appelle la police.

MARC (se dirigeant vers la porte)
C'est ridicule.

CLAIRE (tranchante)
Si tu es si sûr que c'est ridicule, pourquoi tu refuses ?

(Marc se fige. Son regard est glacé.)

MARC (froid)
Parce que j'en ai assez de ce théâtre.

CLAIRE (calme mais implacable)

Ou parce que tu crains qu'on mette à jour un usage de faux dans cette enquête ? C'est tes anciens collègues que tu veux protéger ?

EMMA (feuilletant le dossier, voix douce)

En consultation, il y a ceux qui crient... (Elle lève les yeux vers Claire) Et ceux qui se taisent si fort qu'on entend leur cœur se briser. (Désignant la photo de l'accusée) Cette fille... elle n'a JAMAIS pleuré. Pas même à l'audience.

Un silence. Pierre la regarde, intrigué.

PIERRE

C'est... inquiétant ?

EMMA (sourire triste)

Non. Juste humain. On ne pleure que quand on espère encore.

Silence.

Marc, se tourne vers Emma... puis utilise le téléphone mis à disposition. Il compose le numéro du commissariat.

MARC (d'un ton sec)

Central. Ici Marc Lemaitre un collègue à la retraite, juré du procès criminel... Oui. Nous aimerions avoir des précisions sur l'appel anonyme reçu le soir du crime... Oui, je peux attendre.

(Un silence. Marc fixe le sol. Tout le monde retient son souffle)

(Marc raccroche.)

MARC (lentement)

L'appel a été passé depuis une cabine téléphonique à 21h05.

CLAIRE (triomphante)

Donc... avant le cri entendu par la voisine.

MARC (grinçant)

Ou bien le cri n'avait rien à voir avec le crime.

CLAIRE (pressante)

Ou bien le crime a eu lieu plus tôt qu'on ne le pense.

MARC (le regard noir)

Ne saute pas aux conclusions.

PIERRE (prenant un dossier)

Il y a autre chose qui cloche. (Il fouille.) La voisine. Elle a dit qu'elle a entendu le cri et a regardé par la fenêtre.

SOPHIE (intriguée)

Oui ?

PIERRE (fronçant les sourcils)

Elle a dit qu'elle n'a vu personne dans la rue.

CLAIRE (soudain)

Mais... si la fille était déjà partie avant le cri... qui a crié ?

Un frisson parcourt la salle.

MARC (sombre)

Ça n'a aucun sens.

PIERRE (sombre)

Si. Si le cri venait de quelqu'un d'autre.

CLAIRE (réfléchissant à voix haute)

Et si ce n'était pas le cri de la victime ?

SOPHIE (frappée)

Ce serait le cri de l'agresseur ?

HENRI (sceptique)

Pourquoi un agresseur crierait-il ?

CLAIRE (horrifiée)

Si quelqu'un d'autre était entré dans la maison après le meurtre ?

(Silence glacial.)

MARC (décomposé)

Si l'agresseur a été surpris par quelqu'un...

PIERRE (les yeux écarquillés)
Ou s'il n'était pas seul.

Un silence lourd s'installe.

CLAIRE (fébrile)
Il faut reprendre la chronologie. Quelque chose ne colle pas.

MARC (voix basse)
Tout s'effondre...

CLAIRE (les yeux brillants)
Ou tout commence à faire sens.

HENRI (à lui-même, cynique)

Emma nous a dit que la juge a gardé ce bibelot pour se rappeler son erreur... Comme si ça changeait quoi que ce soit. (Il le fait tourner dans ses mains) La morte est toujours morte. La pendue, toujours pendue. (Un rire sec) On croit qu'on juge, mais on ne fait que choisir entre deux tragédies (Il lève le globe) : Condamner une innocente... ou libérer une coupable. (Il le repose brutalement) Dans les deux cas, quelqu'un pleurera. Alors à quoi bon ?

Sophie l'entend, s'approche.

SOPHIE (dure)

À ça.

Elle plaque une photo de la victime devant lui... Henri détourne les yeux.
Sophie lui attrape le menton.

SOPHIE

Regarde-la. Et dis-lui que ça ne vaut pas la peine de douter.

Silence. Le tic-tac de l'horloge s'intensifie.

Noir

ACTE IV

Même décor. L'atmosphère est électrique. Les lumières sont plus crues. Les jurés sont nerveux. Pierre est debout, les mains dans les poches, fixant le sol. Marc est assis, les bras croisés, le visage fermé. Claire est debout près de la fenêtre, le regard perdu. Sophie est recroquevillée dans un fauteuil. Le tic-tac de l'horloge est devenu sourd, presque oppressant.

Scène 1

Claire fixe la fenêtre, puis se retourne lentement.

CLAIRE (calme)

Ce cri...

MARC (las)

On a déjà tout dit là-dessus.

CLAIRE (ferme)

Non. Il reste une incohérence.

PIERRE (sombre)

Le cri a été entendu à 21h06. Or l'appel anonyme a été passé à 21h05.

SOPHIE (doucement)

Ce qui signifie...

CLAIRE (fixant Marc)

Ce qui signifie que quelqu'un savait avant le cri.

MARC (brusquement)

Ou que le cri n'a rien à voir avec le meurtre.

CLAIRE (le regard perçant)

Ou que le cri a été provoqué par celui qui a découvert le corps.

MARC (sarcastique)

Ah ! Maintenant, on imagine un témoin inconnu qui se volatilise après avoir crié.

CLAIRE (implacable)

Ou un complice.

Marc se lève.

PIERRE (cherchant dans les dossiers)

Attendez... (Il ouvre un dossier) Le témoin clé, Madame Delcourt... Elle a dit avoir vu une silhouette sortir de la maison.

SOPHIE (inquiète)

Oui...

PIERRE (levant les yeux)

Elle a vu une silhouette. Mais a-t-elle vu clairement le visage ?

MARC (sec)

Elle a reconnu la couleur du manteau.

CLAIRE (tranchante)

Mais pas le visage.

Un silence tendu.

SOPHIE (lentement)

Ce qui veut dire que... ce n'était peut-être pas l'accusée.

MARC (se levant)

C'est absurde ! La police a confirmé que le manteau appartenait à l'accusée !

CLAIRE (calme mais glaciale)

Un manteau peut être volé.

MARC (très dur)

Ou prêté.

PIERRE (frappé)

Ou planté sur les lieux du crime !

Marc s'approche de Claire.

MARC (lui lançant un regard noir)

Où veux-tu en venir ?

CLAIRE (le défiant)

À ce que nous avons peut-être condamné une innocente.

MARC (sombre)

Tu n'as rien prouvé.

CLAIRE (fronçant les sourcils)

Pas encore.

Silence.

SOPHIE (inquiète)

Qu'est-ce qu'on fait ?

PIERRE (déterminé)

On creuse.

MARC (se retournant violemment)

Et si vous vous trompez ? Si on laisse filer un coupable ?

CLAIRE (implacable)

Et si on a laissé enfermer une innocente ?

MARC (froid)

Alors il va falloir des preuves.

Il s'assoit.

Scène 2

Même décor. Marc est assis, les mains croisées sous le menton. Claire, Pierre et Sophie sont debout autour de la table, épluchant des documents.

PIERRE (soudain)

Madame Delcourt a dit avoir entendu le cri à 21h06.

CLAIRE (se penchant)

Oui...

PIERRE (pointant un document)

Mais l'appel à la police a été passé à 21h05.

MARC (agacé)

On a compris.

PIERRE (pressant)

Mais le premier rapport de police mentionne une autre heure. (Il tend le papier.) 21h04.

SOPHIE (frappée)

Quoi ?

CLAIRE (lisant)

Premier signalement à 21h04... Mais ça contredit le rapport officiel !

MARC (sombre)

Ou alors quelqu'un a modifié l'heure dans le rapport final.

CLAIRE (réalisant)

Quelqu'un a voulu brouiller la chronologie !

PIERRE (effaré)

Mais pourquoi ?

Silence

MARC (glacial)

Pour protéger quelqu'un.

Silence.

SOPHIE (sombre)

Ou pour protéger une version des faits.

Silence lourd.

CLAIRE (à voix basse)

Il faut interroger Madame Delcourt à nouveau.

MARC (froid)

Elle ne changera pas sa version.

CLAIRE (le fixant)

Si elle ment, elle finira par se contredire.

MARC (tranchant)

Tu prends ce risque ?

CLAIRE (calme)

Oui.

Noir

Scène 3

Claire et Marc reprennent la dernière déposition de Madame Delcourt, remise au président par les enquêteurs. Pierre et Sophie écoutent en arrière-plan.

CLAIRE (douce)

C'est la dernière déposition de Madame Delcourt... (Elle lit) Elle dit avoir vu une silhouette sortir de la maison... (Elle montre la déposition à Marc) Mais elle dit aussi dit avoir entendu le cri avant.

MARC (qui lit le document avec CLAIRE)

A la question de la police « pourquoi nous avez-vous appelé après avoir entendu le cri ? » madame Delcourt dit qu'elle ne sait plus.

CLAIRE (la fixant)

Le policier poursuit : « Peut-être parce que ce n'était pas celui de la victime... »

MARC

Madame Delcourt s'affole selon les dire de l'enquêteur et ne sait que répondre...

CLAIRE (tranchante)

Le policier pose une question qui tombe comme un couperet : « Vous a-t-on demandé de mentir, Madame Delcourt ? »

MARC

A cette question elle fond en larme.

CLAIRE

Le policier poursuit : « Vous avez insisté sur l'heure du crime, Madame Delcourt. Pourquoi ? »

MARC

Le policier précise que madame Delcourt... tripote nerveusement son bracelet-montre... Elle répond : « Parce que... les détails comptent. »

CLAIRE

« Comme ce bracelet à votre poignet ? Il est trop large pour vous, n'est-ce pas ? » Pas de réponse de madame Delcourt...

PIERRE (lisant le dossier)

La victime portait un bracelet-montre que l'on n'a pas retrouvé.

MARC

Mme Delcourt éclate en sanglots...

CLAIRE (calme mais glaciale)

A la question « Y avait-il quelqu'un d'autre dans cette maison, madame Delcourt ? ». Pas de réponse...

Silence.

Noir

ACTE V

Même décor. La tension est palpable. Le silence est seulement troublé par le tic-tac oppressant de l'horloge. Les jurés sont immobiles. Claire est debout, le regard dur. Marc est assis, les poings serrés. Pierre et Sophie sont en retrait.

Scène 1

Claire est face à Marc. Elle tient le dossier du rapport dans la main.

CLAIRE (froide)
(froidement)

21h04.

MARC (sec)

On en a déjà parlé.

CLAIRE (pressante)

Mais il y a autre chose. (Elle tend le dossier.) Ce rapport a été modifié.

MARC (sarcastique)

Et ?

CLAIRE (le fixant)

Et c'est toi qui l'as fait modifier.

Marc se raidit.

MARC (glacial)

Prouve-le.

EMMA (posant sa main sur le globe)

Maintenant, il est fissuré. Comme nous. Les mensonges ont ceci de fascinant... ils laissent toujours une trace. Comme une encre qui coule."

Claire la regarde fixement, inspirée.

CLAIRE

Emma... vous avez trouvé quelque chose ?

EMMA (montrant une ligne)

Pourquoi le commissaire a-t-il signé deux fois ? Une fois à l'encre bleue, une fois au stylo noir.

(Pierre bondit pour vérifier. Marc esquisse un mouvement de recul)

CLAIRE (calme)

Tu ne remarques rien au niveau de la signature du commissaire ! (Elle tend une feuille) Falsifiée, c'est évident !

Marc ne bronche pas.

CLAIRE (implacable)

Tu savais que le cri n'était pas celui de la victime. Tu savais que quelqu'un était dans cette maison avant le meurtre.

MARC (détaché)

Des suppositions.

CLAIRE (tranchante)

Non. (Elle avance vers lui) Pourquoi as-tu voulu brouiller la chronologie ?

MARC (la défiant)

Pour éviter une erreur judiciaire.

CLAIRE (menaçante)

Ou pour protéger quelqu'un ?

MARC (sombre)

Attention, Claire...

CLAIRE (implacable)

Qui couvrais-tu, Marc ?

Silence.

MARC (calme)

Ce n'est pas ce que tu crois.

CLAIRE (en le fixant)

Alors explique-moi.

Marc se lève lentement.

MARC (voix sourde)

Je voulais protéger quelqu'un.

CLAIRE (sèche)

Pourquoi ?

MARC (brisé)

Parce que je savais que l'accusée était innocente.

CLAIRE (perçant)

Et comment le savais-tu ?

Marc baisse les yeux.

Le globe tombe et se brise. Silence.

MARC (voix brisée)

Son mari prenait une balle pour moi en Algérie. Le jour même où... (il touche sa cicatrice) ...où j'ai arrêté de croire en l'innocence des gens. (Soudain, il hurle, fait tomber une chaise) ET OUI, J'AI PROTÉGÉ QUELQU'UN ! (Silence de mort. Tous le dévisagent. Il respire bruyamment) Pas le coupable. Pas un complice. (Un rire sans joie) J'ai protégé... cette saloperie d'idée qu'on peut faire confiance au système. (Il se frappe la poitrine) Moi, Marc Lemaitre, flic à la retraite, j'ai cru à leurs dossiers propres, à leurs témoignages nickel ! (Voix qui se brise) Et aujourd'hui, je dois admettre que j'ai peut-être envoyé des innocents en prison. (Il regarde Claire droit dans les yeux.) Alors non, je ne défends pas l'accusée. Je défends mon DROIT À AVOIR TORT.

Claire recule, choquée.

CLAIRE (approchant)

Alger, 1962. Un homme meurt pour vous. Et aujourd'hui, vous laisseriez mourir une innocente pour lui ?

MARC (voix étranglée)

Non, c'est moi que je laisse mourir.

HENRI (ricanant)

Alors vous allez sacrifier une gamine pour un souvenir ? La justice, c'est un livre de comptes, maintenant ?

PIERRE (sourdement)

Mon Dieu... On est tous complices.

MARC (le souffle court)

J'étais devant la maison à 21h04. J'ai vu la silhouette entrer... et ressortir. Ce n'était pas elle.

CLAIRE (éclatant)

Alors pourquoi avoir laissé la police croire qu'elle était coupable ?

MARC (amer)

Parce que je ne savais pas qui était la silhouette. (Il la fixe) Jusqu'à maintenant.

Claire le fixe.

CLAIRE (incrédule)

Qui protèges-tu ?

MARC (glacial)

Madame Delcourt.

Silence.

PIERRE (abasourdi)

La témoin clé ?

MARC (froid)

Elle a menti. Elle a vu le coupable... parce qu'elle le connaissait.

CLAIRE (réalisant)

Elle le protégeait...

MARC (voix sourde)

Parce que c'était son fils.

Silence lourd.

SOPHIE (choquée)

Son fils ?

MARC (calme)

Son fils était dans la maison ce soir-là. Elle a entendu le cri. Elle a vu son fils... et a compris ce qu'il avait fait.

CLAIRE (terrible)

Et elle a menti pour le sauver.

Marc hoche lentement la tête.

PIERRE (abasourdi)

Mais alors... pourquoi avoir laissé condamner une innocente ?

MARC (voix basse)

Elle m'a supplié de ne rien dire. Elle m'a convaincu que son fils ne recommencerait jamais.

CLAIRE (horrifiée)

Et tu as obéi ?

MARC (brisé)

J'ai cru que c'était la meilleure solution. (Il se lève) J'avais tort.

CLAIRE (hurlant)

Une dette ? Vous avez sacrifié une innocente pour un souvenir ?

MARC (décomposé)

Son mari prenait une balle pour moi en 1962. Le jour même où... (Il touche sa cicatrice) ...où j'ai arrêté de croire en l'innocence des gens. Elle m'a supplié : « Laisse-le repartir, c'est le dernier morceau de lui qui me reste. »

JUGE LAMBERTOIS (surgissant de l'ombre)

Et ce morceau a tué une autre mère. La justice n'est pas un livre de comptes, monsieur.

(Le globe tombe et se brise. Silence.)

Silence.

CLAIRE (tranchante)

Il faut la faire parler.

MARC (froid)

Elle ne parlera pas.

CLAIRE (implacable)

Elle parlera si elle comprend que son silence va lui coûter plus cher.
Madame la juge peut-on demander un interrogatoire de madame Delcourt par la police et en obtenir communication ?

JUGE NADINE LAMBERTOIS

Bien entendu. L'enquête n'est close qu'à la fin du procès... Il est donc possible d'obtenir et de verser au dossier de nouveaux éléments.
(Posant sa main sur l'épaule de Marc) Votre confession sera au dossier.
Mais ce soir, une autre vie est en jeu.

Noir

Scène 2

Claire et Marc lise le procès-verbal d'interrogatoire de madame Delcourt
Claire lit les questions du policier et Marc les réponses de madame Delcourt.

CLAIRE

On vient de nous transmettre le tout dernier interrogatoire de madame Delcourt. Celui que nous avons demandé. Je lis pour le policier.
(s'adressant à Marc) Tu lis pour madame Delcourt ? « Vous avez vu le coupable ? »

MARC

Je...

CLAIRE (sèche)

Votre fils.

MARC

Non...

CLAIRE

Vous l'avez couvert ?

MARC

Je... je ne pouvais pas...

CLAIRE

Vous allez tout nous dire. Maintenant.

MARC

Je... il est venu me voir après... il m'a dit que c'était un accident...

CLAIRE (tranchante)

Qu'a-t-il fait du ceinturon ?

MARC

Il l'a caché dans le jardin... sous le vieux chêne...

CLAIRE

C'est fini.

JUGE NADINE LAMBERTOIS

Une équipe de la police judiciaire a trouvé l'arme du crime à l'endroit indiqué.

Scène 3

Même décor. Claire est debout. Marc est adossé au mur.

CLAIRE (calme)

Elle a tout avoué.

MARC (amer)

Oui.

PIERRE (sombre)

Et le fils ?

CLAIRE (froide)

Il a été arrêté juste après les aveux de sa mère.

SOPHIE (douloureuse)

La vérité aura mis du temps...

CLAIRE (fixant Marc)

Trop de temps.

MARC (brisé)

J'ai cru bien faire.

CLAIRE (calme)

Tu as failli détruire une vie innocente.

MARC (bas)

Je sais.

Silence.

PIERRE (essayant de détendre l'atmosphère)

Et maintenant ?

CLAIRE (calme)

Maintenant... la vérité est rétablie.

Claire s'éloigne.

SOPHIE (douloureuse)

Tout ça... pour une erreur de jugement.

MARC (amer)

Une erreur de loyauté.

CLAIRE (froidement)

La justice sera rendue... (Marc reste seul, fixant le sol) Vous aviez raison, Madame la Juge. La justice a des yeux... (Elle pose la photo) Mais parfois, il faut les fermer pour vraiment voir. (Un long silence) On m'a appris que juger, c'était trancher. Aujourd'hui, je sais : c'est d'abord écouter ce silence... (Elle touche le globe) Ce silence qui hurle : « Et si tu te trompais ? » (L'horloge s'arrête. Claire prend sans l'ouvrir une enveloppe que la juge lui tend) Elle vous écrit quoi, Madame la Juge ? 'Merci de m'avoir rendue à ma fille' ?"*

JUGE LAMBERTOIS (hoche la tête)

L'autre... le vrai coupable, a avoué. Grâce à vous.

CLAIRE (regardant Marc)

Non. Grâce au doute. Cette petite voix qui murmure : « Et si tout était différent ? ... » (elle pose la lettre sur les débris du globe) C'est elle, la vraie justice.

MARC (Désespéré)

Alors pourquoi j'entends encore crier la mère de Delcourt ?

Noir